

**Zeitschrift:** Vox Romanica  
**Herausgeber:** Collegium Romanicum Helvetiorum  
**Band:** 18 (1959)  
  
**Artikel:** Nom et article  
**Autor:** Maillard, Janine / Valin, Roch  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-17303>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 31.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Nom et article

Une propriété du langage inhérente à sa constitution est la divisibilité. Le plus général effet qu'en constate le grammairien observateur du langage est la partition de celui-ci en deux périodes: un période d'avant, la langue, et un période d'après, le discours<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A la relation saussurienne: *langage* = *langue* + *parole*, M. G. GUILLAUME substitue la relation: *langage* = *langue* + *discours*. Parmi d'autres, qu'il serait trop long d'indiquer ici, la principale raison de la substitution, c'est qu'une représentation mentale, une idéation de la parole existe dans la langue. Les unités de phonologie sont des unités de langue avant de devenir sous un traitement phonétique réalisateur des unités de discours. – D'autre part, *discours* est, en l'occurrence, un mot meilleur que le mot *parole*, parce qu'il couvre à la fois le langage parlé et le langage écrit – dont l'état de relation fut à date ancienne, et demeure en des idiomes d'une typologie archaïque (ex.: chinois, langues sémitiques), autre qu'il n'est dans nos langues d'Occident.

Dans le présent écrit, la relation: *langage* = *langue* + *discours* ressortit non pas à la développable qu'est l'histoire de la langue, mais à la développée qu'est la sommation profilée de cette histoire sur section (*alias* sur coupe) transverse de celle-ci. – Le grammairien féru d'observation historique aura à ne pas perdre de vue que la chronologie de raison opérante dans la développée n'est pas la chronologie de fait opérante dans la développable, non commutée en développée. – Le substratum de la développable, c'est le temps historique et la suite d'instantanés desquels il est le dévidement. Le substratum de la développée, c'est le temps opératif, élargissement mental de l'un de ces instantanés, le dernier survenu. Au défilé d'instantanés apportés par le temps, réplique, ce défilé recoupé par le travers, un instant élargi, inclusif d'une extensité dilatatoire divisible et divisée en moments porteurs chacun d'une articulation du système de la langue. – A la développable, correspond, en termes saussuriens, la *diachronie*; à la développée, la *synchronie*. – Principe à retenir: nous ne parlons pas et n'écrivons pas avec l'histoire de la langue, mais avec le résultat de cette histoire, c'est-à-dire non

Au période d'avant, la langue, appartiennent les actes de représentation en l'absence desquels ne seraient pas possibles les actes d'expression appartenant au période d'après, le discours. L'absence de la langue dans la pensée humaine (et celle, par conséquent, des actes de représentation accomplis dont se recompose la langue) entraînerait au cas où, nonobstant cette absence, l'homme voudrait parler, la situation insupportable d'avoir à inventer dans le moment du besoin, ne les trouvant pas édifiés en lui, ses moyens d'expression. Cette situation est *mutatis mutandis* comparable à la situation née d'un dialogue tenté entre elles par deux personnes parlant chacune une langue qui n'est pas celle de l'autre.

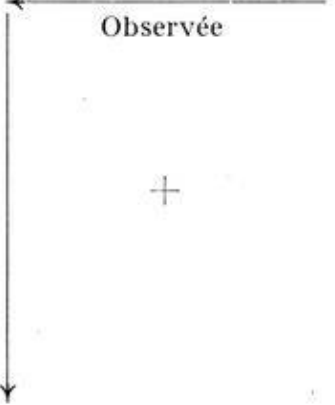
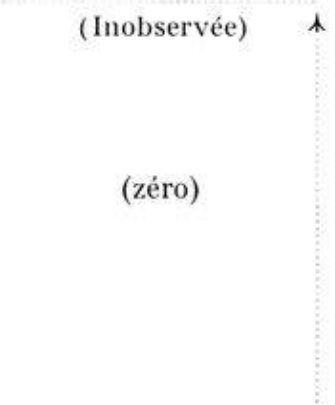

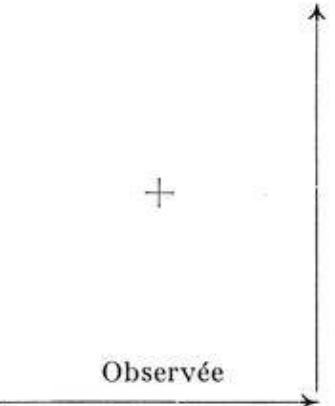
La divisibilité du langage fait de la langue un défilé, une «théorie» d'unités de langue dérivées de proche en proche les unes des autres<sup>2</sup>. Transportées au discours, la même divisibilité et la même dérivation font de celui-ci un défilé, une «théorie» d'unités de discours auxquelles les grammairiens ont donné le nom, ne manquant pas de justesse, de parties du discours. Les unités de langue auraient pu symétriquement recevoir le nom de parties de langue. Ce n'a point été: pour un ensemble de raisons exposées plus loin, qui sont des raisons de mécanisme, résumables

pas avec la développable, absente de l'instant de parole, mais avec la développée présente en l'instant de parole, – de parole ou d'écriture, ou de toute autre sémiotique utilisée.


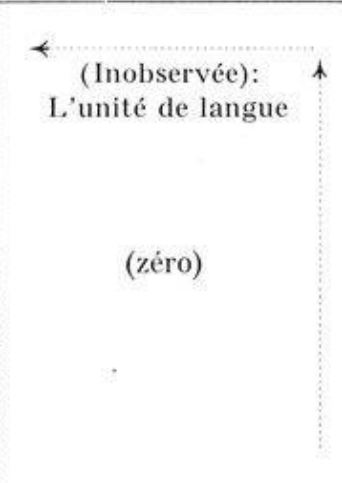

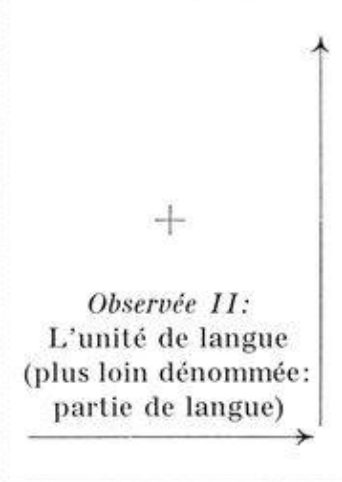
<sup>2</sup> Un premier substrat mental, de cette dérivation est le conflit irrésolu des forces opérantes dans le sens d'un éloignement du commencement et des forces opérantes dans le sens d'une approche de la fin. Un second substrat mental en est un dispositif tripartite issu de ce que le conflit ayant trouvé en lui-même ce qu'on pourrait appeler son «étale», la dérivation en devient, par temps premier, l'en-deçà de l'étale; par temps second, l'étale même, et par tiers temps, l'au-delà de l'étale.

A l'en-deçà de l'étale appartiennent les constructions lexicales prédicatives (substantif, adjectif, adverbe, verbe); à l'étale les constructions lexicales aprédicatives (préposition, conjonction); et à l'au-delà de l'étale les constructions lexicales trans-prédicatives de rappel (les pronoms) et d'appel du prédicatif. – La «théorie», au sens de défilé, des parties du discours s'inscrit entre le nom-substantif, son *inceptum*, et l'article, son *conclusus*.

en ceci que la science grammaticale traditionnelle nomme dans le mouvement progressant de la langue au discours et in-dénomme dans le contre-mouvement progressant inversivement du discours à la langue. Des deux mouvements la science grammaticale traditionnelle n'observe et ne connaît que le premier. Ce n'est qu'en grammaire guillaumienne, complémentaire par plus de pénétration, de la grammaire traditionnelle, que le second mouvement devient de l'observé et, comme tel, du connu. En figure explicative simplifiée, la relation mécanique des deux grammaires est ce qui suit:

	Partie du discours	Unité de langue
Grammaire traditionnelle		
Grammaire guillaumienne		

Une figuration non simplifiée, achevée de la même relation, est le diagramme à deux niveaux suivant:

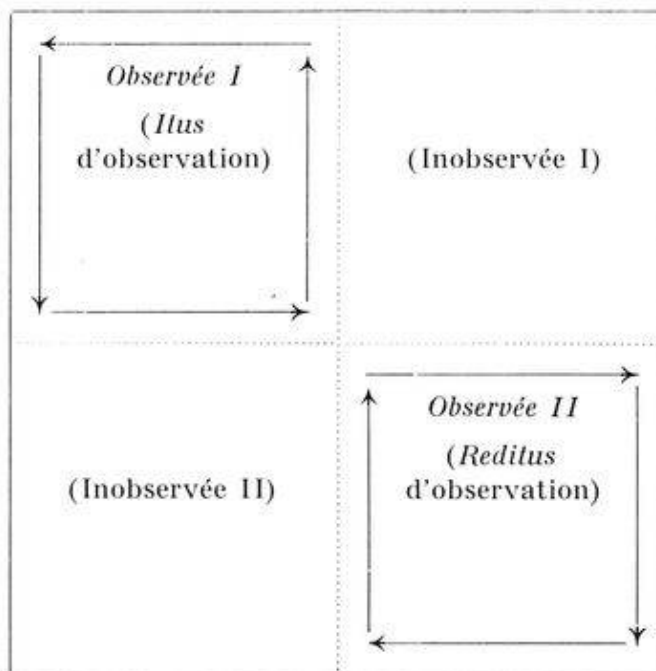
	Champ $\Omega$ Réal sensible (vu/entendu) positif par définition	Champ A Virtuel non sensible (invu/inentendu) négatif par définition
Niveau I Lieu de l'observation traditionnelle AUTOPTIQUE* <i>Itus</i> d'observation		
Niveau II Lieu de l'observation trans- et subtraditionnelle CRYPTOLOGIQUE* <i>Reditus</i> d'observation		

\* *Autoptique* et *cryptologique*, termes employés par AMPÈRE dans son *Essai sur la philosophie des sciences*.

Légende. – *L'observée I* (la partie du discours) appartient à l'*itus* de la science du langage. *L'observée II* (l'unité de langue, *alias* partie de langue), au *reditus* de cette science, dans toute l'étendue de laquelle, au regard de l'esprit investigateur, s'invisibilise l'in-

observé et se visible l'observé. L'*itus* d'observation invisibilise l'unité de langue et visible la partie du discours. Le *reditus* d'observation *a contrario* invisibilise la partie du discours et visible l'unité de langue et, par pénétration, l'*intus* de cette unité.

Le diagramme ci-dessus configure un circuit de mouvements investigateurs hétérogones<sup>1</sup> tendant, par première conduite (*itus*), à une connaissance qui soit celle du physisme de la langue en l'absence duquel elle ne serait pas employable et, par conduite seconde, à une connaissance du mentalisme pour la reddition duquel le physisme est inventé, construit. La première conduite (*itus*) arrête son attaque du langage aux enveloppes; la conduite seconde (*reditus*) étend son attaque aux enveloppées. Le tout du circuit, inclusif et de l'inobservé, invisibilisé en pensée, et de l'observé, visible, est une construction quadratique



<sup>1</sup> Le terme *hétérogones* employé ici et plus loin (p. 37, 41) précise, ce que ne ferait pas le terme «antagoniste», à la rigueur suffisant, que, pris en son entier, le mouvement investigateur change de fin en se développant: que la finalité en est par *itus* une observation négative.

apportant au linguiste analyste<sup>1</sup> qui la fait vectrice de son investigation une connaissance par le dedans du mécanisme constructeur de nos langues, duquel notre pensée d'Occident tient sa puissancielle aisance.

L'observée I, positivée dans le champ  $\Omega$  d'observabilité – positif par définition –, du vu et de l'entendu, est la partie du discours. L'observée II, positivée dans le champ A d'observabilité – négatif par définition –, de l'invu et de l'inentendu, est l'unité de langue.

En l'observée I s'accuse la rencontre – la collision multipliant – de la positivation, notée  $+_2$ , de cette observée, et de la positivité intrinsèque, notée  $+_1$ , du champ  $\Omega$ , réceptacle par destination du vu et de l'entendu. L'état formel final de relation est:  $+_1 \times +_2 = +$ . En l'observée II s'accuse la rencontre de la positivation, notée  $+_2$ , de cette observée et de la négativité intrinsèque, notée  $-_1$ , du champ A, réceptacle par destination de l'invu et de l'inentendu. L'état formel final de relation est:  $-_1 \times +_2 = -$ . L'observée I, lieu de formation de la partie du discours, enclôt ce qu'ont dit d'elle, s'y étant intéressés, les traités de grammaire non savants et savants. L'observée II, lieu de formation de l'unité de langue, enclôt ce que n'ont pas dit d'elle, ne s'y étant pas intéressés, les mêmes ouvrages<sup>2</sup>.

tivée de la partie de langue + une observation positivée de la partie du discours et par *reditus* une observation négativée de la partie du discours + une observation positivée de la partie de langue et du système qu'elle intériorise. L'hétérogonie du mouvement investigateur consiste à positiver par un second temps de développement ce qui par un premier temps de développement avait été négativé.

*Heterogonie der Zwecke*, nom donné par WUNDT (*System der Philosophie*, 1889) au fait que la finalité des êtres se modifie au fur et à mesure qu'ils se transforment.

<sup>1</sup> Il est demandé au linguiste pour un accomplissement suffisant de sa tâche d'être historien, comparatiste, analyste. L'observation ne livre le vrai qu'adossée à une analyse puissamment pénétrante.

<sup>2</sup> Les a induits à se désintéresser de l'observée II la détermination de celle-ci dans un champ négatif par définition, le champ A (voir diagramme de la p. 34). Empêchement inexistant lorsqu'il s'agit de l'observée I, déterminée dans un champ positif par définition, le champ  $\Omega$ .



De s'intéresser aux unités de langue, par un contre-mouvement d'observation (*reditus* —→) développé au rebours de l'habituel mouvement d'observation (*itus* ←—), conduit la science grammaticale à reconnaître existant en chacune de ces unités un petit système pouvant être décrit et comparé aux petits systèmes non mêmelement construits existants dans d'autres et plus généralement dans les autres unités de langue dont le langage est par avant, en son premier période (= la langue) (cf. *supra* p. 31 sq.) un défilé, n'étant pas encore par après, en second période, un défilé de parties du discours.

Une large observation comparative des unités de langue et de leur *intus* entraînerait loin, plus loin qu'il n'est permis d'aller ici. Le programme en serait une connaissance par pénétration de l'entière constitution formelle de la langue. A ce programme trop ample pour que l'accomplissement en puisse, hors d'un long ouvrage, être envisagé, il est substitué dans cet article une observation comparative restreinte aux deux seules unités de langue que sont le nom-substantif et l'article – observation de laquelle il ressort que l'article est un nom dématérialisé, un nom réduit par dématérialisation à ce qui dans le nom-substantif non dématérialisé est mouvement sous forme de mouvement.

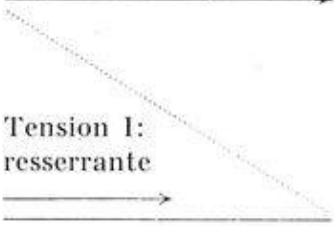

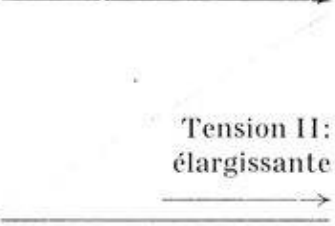

Causatrice en français – et ailleurs, plus ou moins différemment – de l'article, cette opération de dématérialisation se laisse, dans une science grammaticale intéressée à une connaissance de l'endans des unités de langue, reconstituer – le chemin suivi pour cette reconstitution étant celui d'une observation analytique figurative plus puissante en ses moyens que ne saurait l'être, si fine soit-elle, l'observation directe<sup>1</sup>.

Quantité de mouvement en développement sous deux formes hétérogones<sup>2</sup> de mouvement, le contenu de système du nom substantif français non dématérialisé est ce que visible, par *reditus* d'observation de la science du langage, le diagramme explicatif suivant:

<sup>1</sup> Cf. note 1, p. 36.

<sup>2</sup> Cf. note 1, p. 35.



	Avant	Après
Forme	<p>Mouvement de singularisation</p>  <p>Tension I: resserrante</p> 	<p>Mouvement d'universalisation</p>  <p>Tension II: élargissante</p> 
Matière	<p>Se présente suspendue à ce mouvement, qui en porte la formation, l'idée basiale particulière du mot. Par exemple, celle picturale d'édifice construit dans le mot « maison ».</p> <p>.</p>	<p>Se présentent suspendues à ce mouvement, qui en porte la formation, les idées imparticulaires non basiales de nombre, de genre, de fonction, de personne, de régime d'incidence<sup>1</sup> menant ensemble à l'idée universalisante conclusive de nom-substantif dont ces idées imparticulaires sont, par leur addition, le déterminant.</p>

<sup>1</sup> Le terme *régime d'incidence*, sans emploi en linguistique traditionnelle, appelle des explications. Le procès mental auquel il se rapporte est le déterminant majeur de la spécificité du mot. Le nom-substantif a son incidence, ne la pouvant avoir ailleurs, dans le champ de ce qu'il signifie (*maison* ne peut se dire que de ce qui est « maison »); l'adjectif, son incidence en dehors de son champ de signification, à des êtres dont rien ne limite la diversité: *beau* se dira d'un homme, d'un monument, d'un tableau, d'un paysage, d'un fleuve, etc.; et s'il arrive qu'on lui fasse avoir son incidence dans le champ de sa signification, l'adjectif en devient *ipso facto* un substantif (ex.: le beau); l'adverbe, son incidence, à un mouvement d'incidence; dans *Pierre travaille lentement*, l'adverbe *lentement* se déclare incident à l'incidence de *travaille* à *Pierre*. — Le vocable s'accorde en genre et en nombre avec ce à quoi il est incident. Incident à un

Si de ce contenu de système, en position d'enveloppée dans l'enveloppe qu'en est le nom-substantif, on retire ce qui, siégeant au niveau de la matière, y est substance particularisante, suspendue au mouvement de singularisation (mouvement d'avant) et ce qui y est substance généralisante, suspendue au mouvement d'universalisation (mouvement d'après), il reste au niveau de la forme, seule demeurante, le mouvement de singularisation, qualifié tension I, auquel s'ajoute, en linéalisation continuée, toute récurrence exclue<sup>1</sup>, le mouvement d'universalisation, qualifié tension II.

A chacune de ces deux tensions, il a été donné un nom, – leur nom. Le nom donné à la tension I, à l'entier de cette tension, c'est l'article, le nom-article: *un/-e*. Le nom donné à la tension II, à l'entier de cette tension, c'est l'article, le nom-article<sup>2</sup>: *le/-a/-es*.

Ces deux noms, ainsi que tout ce qui est nom dans la langue française, emportent avec eux l'indication d'un nombre et d'un genre, qui ne sont pas ceux des tensions que les articles dénomment – trop intraites en la pensée comme mouvements premiers de puissance pour ne pas s'y déterminer (s'y individuer, s'y discriminer, s'y caractériser, y siéger) quantitativement hors nombre et qualitativement hors genre – mais ceux que doit avoir par automatisme de formation tout nom français, quoi que ce soit qu'il désigne.

Ne se rapportant pas dans l'article à ce dont l'article emporte

mouvement d'incidence, chose qui n'a ni nombre ni genre, l'adverbe est invariable. Son invariabilité est un fait d'accord.

<sup>1</sup> L'une des plus importantes lois de la glossogénie est celle de non-récurrence. De même que le temps, son substratum de causation, la glossogénie ne revient pas sur ses traces. Une conséquence de cette loi est de substituer à la forme de mouvement récurrente: (1)  $\begin{matrix} A_1 & \longrightarrow & B_1 \\ A_2 & \longleftarrow & B_2 \end{matrix}$ , la forme de mouvement non-récurrente: (2)  $A_1 \longrightarrow (1)B_{(2)} \longrightarrow A_2$ , d'un usage si répété en glossogénie architecturale que M. G. GUILLAUME a donné à cette transformée (2) non-récurrente d'une proposée récurrente (1) le nom de *tenseur binaire radical*.

<sup>2</sup> Désignation justifiée, les articles étant chacun, comme parties de langue, le nom donné à une tension mentale (à un mouvement de pensée sous forme de mouvement).

avec soi la désignation (la tension I et la tension II), le nombre et le genre sont dans ce petit mot grammatical l'appel d'un nom à venir, auquel ils se rapportent, desquels ils sont dans le discours l'annonce<sup>1</sup>.

Les articles *le, la, les*, dans le discours français, futurisent, appellent un nom dont ils vont être, la disant telle, l'assiette plus ou moins élargissante. Les articles *un, une* y futurisent, y appellent un nom dont, la disant telle, ils vont être l'assiette plus ou moins étrécissante<sup>2</sup>. Les pronoms français *le, la, les*, physiquement mais non mentalement identiques aux articles *le, la, les*, ne sont pas

<sup>1</sup> La question n'est pas traitée ici de l'article postposé au nom (ex.: roumain, bulgare, etc.). Postposé au nom, l'article est un flexif assigné non séparativement à la base de mot, la divisibilité du langage n'en ayant pas fait, comme partie du discours et partie de langue, un déflexif désassigné, séparativement désigné. – Un déflexif est par lui-même une enveloppe et une enveloppée. Un flexif appartient comme enveloppée à une enveloppe que par lui-même il n'est pas. – L'histoire architecturale des langues indo-européennes met le comparatiste en présence d'un lent et long procès de résolution du flexif en déflexif.

<sup>2</sup> Sitôt apparus dans la langue, les articles *le, la, les* ont été les signifiants de l'entier de la tension II et les articles *un, une* les signifiants de l'entier de la tension I. Ils ont eu ensuite à devenir hors langue, dans le discours, les signifiants discursifs de positions prises au sein des mouvements tensoriels déjà par eux *in extenso* signifiés. Au devenir d'institution des articles dans la langue succède ainsi un devenir d'emploi des articles, devenir qui a consisté pour les articles institués en langue à dénoter en discours des positions plus ou moins proches ou distantes du centre S du psycho-système en langue construit. D'où en ce devenir discursif des articles, une dénotation historiquement initiale de positions voisines de  $S_{(2)}$  livrant une valeur de l'article qualifiée définie par les grammairiens et, complémentirement, de positions voisines de  $_{(1)}S$ , livrant une valeur de l'article qualifiée par les mêmes indéfinie – valeurs discursives initiales qu'oblitére la dénotation discursive historiquement ultérieure de positions de plus en plus éloignées des positions centrées  $_{(1)}S$  et  $S_{(2)}$  et, conséquemment, de plus en plus approchées des positions excentrées  $U_1$  et  $U_2$ . La grammaire historique n'a pas fait expressément état de ce procès d'oblitération des valeurs discursives initiales au bénéfice des valeurs discursives finales, – très différentes, – encore que ce procès d'oblitération relevât, au premier chef, de son observation.

comme ces derniers l'appel  $\rightarrow$  d'un nom invoqué, mais le rappel  $\leftarrow$  d'un nom déjà en pensée discursive évoqué. L'homologie attestée par l'identité physique de la série *le, la, les* des noms-articles<sup>1</sup> et de la série *le, la, les* des pronoms est celle de deux mouvements de pensée inversivement développés, l'un  $\rightarrow$  prospectif signifié par l'article *l/-e/a/es*  $\rightarrow$ , l'autre rétrospectif  $\leftarrow$  signifié par le pronom *l/-e/a/es*  $\leftarrow$ .

Le contenu de système de la partie de langue qualifiée ici article – contenu duquel la partie du discours même dénommée ne procure pas mais dérobe la vue – ce contenu, quantité de mouvement une sous deux formes de mouvement hétérogones<sup>2</sup>, est en figure explicative ce qui suit:

	Avant	Après
Forme	<p>Mouvement de singularisation</p> <p>Tension I, étreçissante: articles: <i>un, une</i></p> <p><math>U_1</math> <math>\xrightarrow{\quad} (1) S (2)</math></p>	<p>Mouvement d'universalisation</p> <p>Tension II, élargissante: articles: <i>le, la, les</i></p> <p><math>(1) S (2)</math> <math>\xrightarrow{\quad} U_2</math></p>
Matière	Rien: l'article est un nom dématérialisé	

Les articles *un, une*, noms donnés à un mouvement étreçissant, progressant à l'opposé de l'universel (noté  $U_1$ ) en direction du singulier (noté  $(1)S$ ), n'ont pas de pluriel dans le français actuel où il apparaît impossible par logique constructive de former un

<sup>1</sup> Cf. note 2, p. 39.

<sup>2</sup> Cf. note 1, p. 35.

pluriel élargissant dans un mouvement antiélargissant, resserrant (celui de la tension I) conduisant par forme de mouvement au singulier étroit.

A une date pas très ancienne dans l'histoire du français, une formation pluralisante de l'article *un/-e* a été tentée par l'addition aux articles singuliers *un, une* du signe de pluriel *-s*. Le résultat physique a été un pluriel *uns, unes*, cependant que le résultat mental divergent était l'introduction dans le système de l'article français non pas d'un pluriel externe de multiplication illimitée de l'unité, mais l'introduction dans ce système d'un pluriel interne de divisibilité de l'unité. Palsgrave, qui écrit au xvi<sup>e</sup> siècle, donne une longue liste de ces pluriels internes<sup>1</sup> issus de l'attribution automatique du pluriel noté *-s* à une unité de langue, l'article *un/-e*, discongruente, de par le mouvement même de progression en direction du singulier qui en porte la formation, à toute représentation mécaniquement rationnelle (élargissante) de pluriel.

Le pluriel interne signifié par les articles *uns, unes* n'a eu dans la langue française qu'une existence précaire, non durable, l'époque où il y survient n'étant plus celle, historiquement outrepassée,

<sup>1</sup> En voici quelques-uns: *unes belances, unes chausses, unes descrottoyres, ungz degrez, unes endentures, unes estoupes, unes fiansayes, unes forceps, unes lunettes, unes nopces, unes obseques, unes orgues, unes verges*. – Exemple d'emploi: *Il avoit ... unes grandes joes et un grandisme nes plat, et unes grans narines lées et unes grosses levres ... et uns grans dens, et estoit cauciés d'un housiax et d'uns sollers et estoit afulés d'une cape à deux envers* (Aucassin et Nicolette, 24, 16–22).

Le pluriel interne signifié en français un peu ancien par les articles *uns, unes* n'est pas une restauration tardive dans un champ grammatical étroit et très particulier de la pluralité interne, opinion avancée autrefois, il y a plus de quarante ans, par G. GUILLAUME, et depuis, par lui-même, reconnue inexacte – nonobstant les apparences qui la justifient – mais la conséquence de l'apport inconsideré de *-s*, signe de pluriel, à un mot de mouvement l'article *un/-e*, dont la forme de mouvement singularisante (tension I) est *in ipso* un refus de pluriel.

Les articles *un, une* sont une chose. Les pronoms *un, une, uns, unes* en sont une autre. Ils acceptent le pluriel externe dont les articles de singularisation sont constitutivement un refus (cf. p. 41/42).

où le pluriel interne avait encore devant lui une possibilité étendue de développement. Le dernier nombre de pluralité interne est le duel, inexistant (sauf la restauration accidentelle qu'en constituent dans un champ étroit les articles *uns*, *unes*) en français où son élimination, commencée de bonne heure dans les langues indo-européennes, apparaît, ce qu'elle est, du reste, déjà en latin, définitive. Le pluriel interne, sporadiquement conservé sous ses formes mécaniquement dernières (quatril, triel, duel), c'est dans l'histoire architecturale du langage humain un fait de civilisation négatif dont il ne reste que d'infimes traces dans les langues occidentales modernes. Rationnel en sa forme, le pluriel externe, progressant par élargissement du moins à un plus illimité, est un fait positif de civilisation – d'où son expansion continuée. Irrationnel<sup>1</sup> en sa forme, le pluriel interne, progressant d'un plus qui n'est pas illimité à un moins en lequel il se resserre de plus en plus, représente l'état premier non encore positif, négatif à proportion, et que sa positivation va éliminer, dudit fait de civilisation. Il y faut voir le versant inceptif et primitif de la mentale visualisation du nombre. Le pluriel externe moderne situe au nombrant actif le pluriel et au nombré passif un singulier de plus en plus multiplié. Le pluriel interne archaïque ou archaïsant situe au nombrant actif un singulier resserrant et au nombré passif un pluriel en ce singulier resserré.

Considéré en sa totalité, le système de l'article français est, ainsi qu'il a été montré plus haut déjà (diagrammes des pages 38 et 41), un système formé de deux tensions consécutivement développées, dont l'une, développée en premier, désignée ici tension I, est un mouvement de pensée progressant par forme de mouvement du plus, du large, de l'universel en direction du moins, de l'étroit, du singulier; et dont l'autre, développée en second, désignée ici tension II, est inversivement un mouvement de pensée progres-

<sup>1</sup> On notera que la glossogénie commence à l'irrationnel et se continue en direction du rationnel. Au cas où elle commencerait au rationnel, la continuation par en dehors et au-delà devrait être une régression en direction de l'irrationnel. Une telle régression reconduirait la glossogénie à la turbulence mentale originelle, de laquelle elle représente expressément une évasion continuée.



sant par forme de mouvement du moins, de l'étroit, du singulier (outrepassé) en direction du plus, du large, de l'universel. Soit en formule, dans le qualitatif, *substratum* de spéciation de l'article (au quantitatif appartient la spéciation du nombre), – soit en formule descriptive pour l'*intus* de l'unité, de la partie de langue qu'est l'article,  $U_1$  désignant l'universel, *terminus a quo* de la tension I;  ${}_{(1)}S$ , le singulier, *terminus ad quem* de la même tension;  $S_{(2)}$ , le singulier répété, *terminus a quo* de la tension II et  $U_{(2)}$ , l'universel, *terminus ad quem* de la même tension, ce qui suit:

$$U_1 \xrightarrow[\text{(articles un, une)}]{\text{Tension I}} {}_{(1)}S \xrightarrow[\text{(articles le, la, les)}]{\text{Tension II}} U_2$$

Les valeurs discursives (les valeurs en discours) des deux séries d'articles (la série *un, une* et la série *le, la, les*) correspondent à des positions mentales prises en tension I à plus ou moins grande distance des positions limites  $U_1$  et  ${}_{(1)}S$  et en tension II à des positions mentales prises à distance plus ou moins grande des positions limites  $S_{(2)}$  et  $U_2$  dans le mouvement sous forme de mouvement que sont chacune de ces deux tensions<sup>1</sup>.

Le nombre est si grand de ces valeurs discursives non mêmes que leur caractérisation approximativement exhaustive exigerait un gros livre – écrit, du reste, auquel on renvoie le lecteur qu'intéresserait la diversité de ces valeurs. Le titre de ce livre, paru il y a plus de quarante ans, en 1917, est: *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Le mécanisme bi-tensoriel de l'article, que n'avait pas encore découvert à cette époque l'auteur dudit ouvrage, n'y est pas configuré, mais les valeurs dis-

<sup>1</sup> On appelle incidemment l'attention du lecteur sur la haute portée en philosophie du langage et en philosophie tout court de la distinction que fait incessamment M. G. G. de la quantité de mouvement et de la forme de mouvement. Dans le langage, où rien n'est qui ne soit mouvement ou suspension de mouvement, la quantité de mouvement se présente partout sous des formes de mouvement ayant chacune ou tendant chacune à avoir un lieu propre de définition. Cette localisation des formes de mouvement est un fait majeur observable en morphogénie, et insuffisamment observé.



cursives, comparativement non mêmes, de l'article y sont, d'une manière générale, exactement et finement reconnues.

Le manque de place oblige à ne faire état ici que des valeurs discursives extrêmes de l'article, résultant d'une position prise en  $U_1$  ou en  ${}_{(1)}S$ , en  $S_{(2)}$  ou en  $U_2$ . La valeur discursive prise en  $U_1$  par les articles *un*, *une* est celle d'une généralisation produite dans un mouvement discongruent de singularisation aussi peu avancé en lui-même qu'il est possible. Ex.: *Un soldat français sait résister à la fatigue.* – *Une loi est une loi.* La valeur discursive prise en  $U_2$  par les articles *le*, *la*, *les* est celle d'une généralisation produite dans un mouvement congruent d'universalisation aussi avancé en lui-même qu'il est possible. Ex.: *Le soldat français sait résister à la fatigue.* – *La loi est la loi.* – *Les lois sont les lois*<sup>1</sup>.

La valeur discursive prise par l'article *un* – ou par son féminin *une* – en  ${}_{(1)}S$  est celle qu'on a dans: *On conte qu'un serpent voisin d'un horloger*; la valeur discursive prise en  $S_{(2)}$  par l'article *le* – ou par son féminin *la*, ou par leur pluriel commun *les* – est celle qu'on a dans: *C'était pour l'horloger un mauvais voisinage.* La Fontaine, V, 16. La position  $S_{(2)}$  déterminée dans le psychosystème de l'article est de la position  ${}_{(1)}S$  une mémorisation obligée. De  ${}_{(1)}S$ , fermeture de la tension I, à  $S_{(2)}$ , ouverture de la tension II, l'intervalle est trop petit pour que s'y puisse produire une opération d'oubli.

Provisionnelle, latente dans la langue où l'article est partie

<sup>1</sup> Les pénétrants grammairiens de discours (de discours, non pas de langue) qu'ont été les regrettés DAMOURETTE et PICHON ont reconnu le différent effet de sens des phrases généralisantes introduites par l'article *un/-e* et des phrases généralisantes introduites par l'article *l/-e/-a/-es*. Ils n'ont pas reconnu, pas soupçonné l'existence sous ce différent effet de sens du psycho-mécanisme qui le sous-tend et le conditionne. Il est intéressant de rapprocher leur explication à ce sujet, tout entière tirée des effets de sens, de l'explication présentée ici, fondée sur le psycho-mécanisme opérant. Voir DAMOURETTE et PICHON, *Essai de grammaire française*, t. I, § 379, et in *Le français moderne*, t. XII, 1944, l'article de G. G. GUILLAUME, intitulé: *Particularisation et généralisation dans le système des articles français*.

de langue, la fonction de ce petit mot est, dans le discours où il est partie du discours, d'apporter au nom, pour en être l'assiette, une extensité convenante à l'emploi momentané, circonstanciel, éphémère que, par dire parlé ou par dire écrit, fait du nom le sujet disant.

Les articles *un, une* signifiants physiques de la tension I mentalement singularisante, les articles *le, la, les* signifiants physiques de la tension II mentalement universalisante sont des articles simples auxquels correspond la vue, par les yeux de l'esprit, d'un mouvement de pensée en lui-même non contrarié. S'y ajoutent dans le système français des articles, les articles composés quantitatifs *du, de la, des*, dont le mécanisme constructif consiste en ce qui en va être dit. Laissés à eux-mêmes, non soumis au traitement mental que physifie leur adossement au petit mot grammatical *de*, les articles *le, la, les* suscitent par leur éloignement de la position  $S_{(2)}$  et leur approche continuée de la position  $U_2$  la vue de la quantité non pas finie mais in-finie: celle qu'évoquent des emplois extensifs signifiant le tout du dénommé, tels: *l'eau, le vin, le lait, la lumière, l'ombre, les plantes, les oiseaux*, etc. Afin de susciter à temps, dans le mouvement élargissant de la tension II, la vue, s'il est besoin, d'une quantité finie, le français a freiné le mouvement extensif non limité attaché à l'emploi inconditionné de ces articles, le signifiant physique du freinage étant le petit mot *de*<sup>1</sup>, – lequel dans les articles composés *du, de la, des* n'est pas une préposition mais un inverseur du mouvement extensif, celui de la tension II, dont les articles *le, la, les* disent, si rien de discursif venu du contexte n'y fait obstacle, l'entier. Le freinage signifié par l'inverseur *de*<sup>1</sup> a lieu en tension II à une distance pas très grande du *terminus a quo*  $S_{(2)}$  de cette tension, mais suffisante à ce que s'ensuive une impression d'infinie quantité évitée et complémentaiement s'il y a lieu, si le nom employé l'exige, de finitude étroite évitée aussi. Ex.: infinitude quanti-

<sup>1</sup> Dans les articles composés *du, de la, des*, l'inverseur *de* n'est plus préposition mais partie d'article. De la transformée qu'est l'inverseur, la préposition *de* est la proposée; ce pour quoi la qualifie son sens fondamental d'antagoniste directionnel de la préposition *à*. *Je vais à Paris* →. *Je viens de Paris* ←.

tative: *la lumière*; finitude quantitative étroite: *une lumière (apparu)*; et ceci et cela évité: *de la lumière*.

L'examen comparatif que l'on vient de faire de ce que sont, en tant que partie de langue, par contenu de système, le nom-substantif et le nom-article<sup>1</sup>, nous fait voir dans le second une transformée de ce qu'est comme proposée le premier (cf. fig. des pages 38 et 41).

Un problème posé à la linguistique française est d'expliquer qu'à l'altérité mentale des articles de tension II et des pronoms régimes de 3<sup>e</sup> personne faisant le vis-à-vis des pronoms sujets de même personne se superpose l'identité (l'ipséité) physique des signes *le, la, les* chargés de signifier cette altérité.

La résolution de ce problème, pour malaisée qu'elle soit, ne fait pas de difficulté insurmontable, mais il manque aux chemins y conduisant la simplicité directionnelle qui permettrait, sans avoir trop à approfondir, de s'en représenter ici le tracé, – représentation dont l'exactitude suppose un examen comparatif préalable de ce qu'a été en position de proposée, la déclinaison nominale à deux cas, régime et sujet, de l'ancien français et de ce qu'a été ensuite la déclinaison à cas unique du français moderne.

La question met en cause un jeu étendu de rapports, ce d'où s'ensuit que pour la traiter congrûment, un article court, ne laissant toutefois rien échapper d'essentiel, devrait être écrit, – lequel article, relatif aux conditions d'attache de l'hérité, livré par la proposée, et de l'innové, livré par la transformée, pourrait peut-être trouver accueil en cette revue, où il serait un complément utile de celui que, dans un instant, on va clore.

L'idée que chaque langue forme un système n'a, depuis la publication, en 1916, du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, cessé de gagner du terrain, – un terrain qu'agrandira considérablement, au fur et à mesure qu'elle achèvera de s'accomplir, la découverte, dès maintenant fort avancée, que ce n'est pas seulement la langue qui est un système par l'agencement en elle de ses parties, mais chaque partie de langue en soi, en son *intus* que fait connaître, pour le système qu'il est, une

<sup>1</sup> Cf. note 2, p. 39.

science du langage sachant ajouter à l'*itus* de son observation un *reditus* d'observation qu'il lui faut comprendre, s'assimiler pour être ce que, s'incorporant en leurs résultats les travaux de G. Guillaume, elle est en train de devenir: une science complète<sup>1</sup>.

*Janine Maillard*, docteur en médecine, et

*Roch Valin*, professeur à la faculté des lettres de l'Université de Québec (Université Laval), sous la direction de leur maître Gustave Guillaume.

---

<sup>1</sup> Les auditeurs, élèves et disciples de M. G. GUILLAUME ont reconnu dans ce qui précède la doctrine de ce linguiste grammairien. Il n'est rien qui n'appartienne à cette doctrine dans le présent écrit. Les diagrammes explicatifs qui y figurent sont ceux dont se sert M. G. GUILLAUME dans ses leçons à l'Ecole des Hautes Etudes. La commodité de ces diagrammes est généralement appréciée. On se gardera de n'y voir que des commodités pédeutiques. Ils sont autre chose et plus; et ce qu'ils configurent, c'est au sein de la partie de langue le «vu en pensée» pré-dicible, non encore commuté en un dicible commutable en dire. A ce «vu en pensée» pré-dicible, M. G. GUILLAUME a donné dans son enseignement le nom de vu hypobasique. A la relation de première analyse: partie de langue = dicible, M. G. G., par une remontée de la causation du langage en direction de sa plus haute virtualité, substitue la relation de seconde analyse: partie de langue = vu hypobasique → dicible, le signe de commutation → interpolé entre le vu d'hypobase et le dicible indiquant que le premier est la proposée de la transformée qu'en va être le second.